

LE PROBLEME DU MEURTRE DANS LES JUSTES D'ALBERT CAMUS

Mais tuer des hommes ne sert à rien
qu'à en tuer plus encore. *L'Homme révolté*

Yrd.Doç.Dr.Uğur YÖNTEN

Université de Dicle, Faculté de Pédagogie
Département de Français
uyonten@dicle.edu.tr

RÉSUMÉ

Notre but dans cet article est d'étudier le thème du meurtre dans *Les Justes* de Camus. Les guerres abondaient dans le temps où Camus a vécu. Les meurtres que ces guerres causaient l'ébranlaient profondément. *Caligula*, *L'Etranger*, *L'Homme révolté*, *Le Malentendu* et *Les Justes* sont des oeuvres où a été, directement ou indirectement, traité ce problème qui hantait depuis longtemps Camus. *Les Justes*, qui traite de la révolte révolutionnaire des terroristes en Russie de 1905, est une oeuvre théâtrale dans laquelle Camus dénonce, par l'intermédiaire de ses personnages, le "nihilisme meurtrier" et les "meurtres délicats". A partir d'une telle oeuvre dont le sujet est historique nous allons aborder le problème du meurtre.

Mots-clés: Camus, *Les Justes*, le meurtre, la fin et les moyens, la violence, le sentiment de responsabilité.

ÖZET

Bu makaledeki amacımız, Camus'nün *Doğrular* adlı yapıtındaki adam öldürme konusunu incelemektir. Camus'nün yaşadığı döneme savaşlar damgasını vurmuştur. Bu savaşların neden olduğu ölümler O'nu derinden etkilemiştir. İşte bu nedendir ki, Camus'nün yakasını uzun zamandan beri bırakmayan bu problem, *Caligula*, *Yabancı*, *Başkaldıran İnsan*, *Yanlış Anlaşılma* ve *Doğrular* adlı yapıtlarında ele alınmıştır. 1905 yılı Rusya'sındaki ihtilalci teröristlerin başkaldırısını işleyen *Doğrular*, Camus'nün kahramanları aracılığıyla "öldürücü yoksayıcılığı" ve "kibar katilleri" dile getirdiği tiyatro yapıtıdır. Konusu tarihsel olan böyle bir yapıttan yola çıkarak adam öldürme sorunsalını ele alacağız.

Anahtar sözcükler: Camus, *Doğrular*, adam öldürme, amaç ve araçlar, şiddet, suçluluk duygusu.

INTRODUCTION

Camus, qui juge son époque, constate et répète en toute occasion qu'on vit dans "un monde où le meurtre est légitimé et où la vie humaine est considérée comme futile (Camus, 2002, p. 59) Et encore dans *L'Homme révolté* il reprend: "Nous sommes au temps de la préméditation et du crime parfait." (p.250) Le témoin de la première guerre mondiale, il en a vu les atrocités et les excès. "J'ai grandi, avec tous les hommes de mon âge, aux tambours de la première guerre et notre histoire, depuis, n'a pas cessé d'être meurtre, injustice ou violence." (Camus, 2002, p.12) La guerre de la France contre l'Allemagne de Hitler était une autre expérience des scènes d'excès. Plus tard c'est le problème d'Algérie qui préoccupe bien Camus algérien et qui cause la mort des plusieurs gens de deux côtés, français et algériens. Après tant d'injustice, de barbarie et de meurtre, qui hantent Camus et qui en soulèvent l'indignation, un certain respect de la vie humaine et une joie de vivre l'incitent à s'attacher passionnément à la justice et à la paix.

Le thème du meurtre a été abordé dans la plupart des oeuvres de Camus. *Caligula*, *L'Etranger*, *Le Malentendu*, *L'Homme révolté* et *Les Justes* sont des textes qui, d'une manière directe et indirecte, traitent de "ce problème moral vraiment de sérieux" sous différentes manières. De l'air d'un moraliste, Camus pose cette question logique pour attirer l'attention sur l'immoralité de cet acte: "Oui ou non, directement ou indirectement, voulez-vous être tué ou violenté? Oui ou non directement ou indirectement voulez-vous tuer ou violenter?" (Camus, 2002, p.59)

Les Justes d'Albert Camus est l'histoire des terroristes russes de 1905 chargés par le parti socialiste de tuer le grand-duc pour en finir la tyrannie. Cette oeuvre théâtrale dont le sujet apparent a une portée politique ne manque pas pourtant de donner au lecteur des réflexions morales en politique qui sont celles de son auteur. Monsieur Chabot indique avec raison cette exigence éthique dans l'oeuvre camusienne: "Le procès de Camus est donc le procès d'un moraliste et en particulier d'un moraliste en politique." (Chabot, 2002, p.12) Donc nous pouvons y trouver un Camus qui exprime, par l'intermédiaire de ses personnages, son refus de légitimer le meurtre, sa désapprobation de la fin par les moyens et sa constatation que "la violence est à la fois inévitable et inacceptable". Notre but dans ce travail est donc d'aborder, à travers cette oeuvre, le problème du meurtre dans ses rapports avec la fin et les moyens, les limites et le sentiment de responsabilité.

1. Le meurtre dans *Les Justes*

Dans cette oeuvre de Camus, nous assistons au meurtre pour une cause politique qui est l'une des manières de donner la mort. La cause dont il s'agit ici, c'est la révolution. Dès les premiers lignes des *Justes* nous rencontrons des personnages qui ont déjà décidé de tuer le grand-duc: "Nous tuons le grand-duc et nous abattons la tyrannie." (18) Cette manière du meurtre est l'un des sujets sur lesquels on se dispute le plus. Le meurtre qu'on rencontre dans l'oeuvre se divise en deux: le meurtre d'un tyran et celui des innocents.

1.1. Le meurtre des innocents

Kaliyev, qui doit lancer la première bombe à la calèche du grand-duc, voit que cet homme est accompagné de deux enfants. Et comme il partage l'idée de son créateur Camus, qui disait qu'aucune cause ne justifie le meurtre des innocents, renonce à tuer le tsar. D'où une grande dispute qui oppose les personnages les uns à l'autre: faudra-t-il lancer la bombe dans la calèche pendant le retour du grand-duc du théâtre, ce qui causera la mort des enfants aussi qui s'y trouvent ou remettre l'attentat à plus tard pour épargner la vie de ces enfants. Kaliyev et ses amis ont certaines scrupules dans l'accomplissement de cette mission tandis que Stépan croit que tous les moyens sont nécessaires pour arriver à ses fins. "Quelque soit la cause que l'on défend, elle restera toujours déshonorée par le massacre aveugle d'une foule innocente où le tueur sait d'avance qu'il atteindra la femme et l'enfant." (Camus, 2002, p. 183) Les innocents dans *Les Justes*, ce sont les deux neveux du tsar qui se trouvaient avec lui dans la même calèche. L'assassinat de ces deux enfants est condamné par tous les personnages, sauf par Stépan.

Le débat acharné sur la justification du meurtre des innocents au nom de la révolution se passe entre Kaliyev et Stépan. Kaliyev renonce à lancer la bombe dans la calèche du tsar. Parce que ce dernier est accompagné de deux enfants innocents. Laissons-le exprimer à Stépan les motifs de son renoncement: "Des enfants, des enfants surtout. As-tu regardé des enfants? Ce regard grave qu'ils ont parfois... Je n'ai jamais pu soutenir ce regard... Comme ils avaient l'air triste!" (Camus, 1950, pp.54-55) Comme le médecin Rieux dans *La Peste*, qui détourne les yeux pour ne pas voir le spectacle tragique des enfants pestiférés, Kaliyev reste immobile devant l'innocence menacée des enfants. Stépan s'oppose à la sentimentalité de Kaliyev en donnant une réponse logique à sa manière: "Des enfants! Vous n'avez que ce mot à la bouche. Ne comprenez-vous donc rien? Parce que Yanek n'a pas tué ces deux-là, des milliers d'enfants russes mourront de faim pendant des années encore. Avez-vous vu des enfants mourir de faim? Moi, oui." (61-62) Et en reprochant à ses amis de ne pas connaître assez les bienfaits de la révolution et d'être infidèles à elle, il leur propose de choisir l'une de deux souffrances: celle des neveux du tsar ou celle d'enfants russes: "Vivez-vous dans le seul instant? Alors choisissez la charité et guérissez seulement le mal de chaque jour, non la révolution qui veut guérir tous les maux, présents et à venir." (62) Stépan pense que, puisque l'Organisation avait commandé de tuer le grand-duc, il faut accomplir ce devoir. Ce révolutionnaire a une vision de l'action que rien ne peut changer: "Quand nous décidons à oublier les enfants, ce jour-là, nous serons les maîtres du monde et la révolution triomphera." (59) Mais tous les autres personnages s'opposent à lui et la vue de deux enfants suffit ainsi à dévier la révolte: "La souffrance de tout un peuple aux fers appelait la révolte, mais deux visages d'enfants menacés retournent la révolte contre elle-même." (Quilliot, 1970, p. 209)

Quand Dora prend la parole, la direction du débat commence à se concentrer sur la fin et les moyens. La fin, c'est d'assassiner le tsar et de sauver ainsi tout le peuple russe de sa tyrannie. Les moyens, ce sont la violence et même le meurtre au besoin. Mais pour arriver à la fin tous les moyens sont-ils légitimes? Non, la fin ne justifie pas

les moyens. “Tuer des enfants est contraire à l’honneur.”(65) dit Kaliayev. Ce dernier savait bien que quand on adopte des moyens en contradiction avec la fin, on risque d’amener à un résultat opposé aux objectifs poursuivis. Par la bouche de son héros, Camus nous montre l’éthique révolutionnaire et s’oppose ainsi à Sartre qui fait dire à son héros dans *Les Mains sales*: “Tous les moyens sont bons quand ils sont efficaces.”(Sartre, 1948, p.199) Stépan, qui se conduit dans le sillage du héros de Sartre, dit à son tour: “Rien n’est défendu de ce qui peut servir notre cause.”(61)

L’idée de Camus sur ce sujet se lit nettement dans ces lignes des *Lettres à un ami allemand*: “Je ne puis pas croire qu’il faille tout asservir au but que l’on poursuit. Il est des moyens qui ne s’excusent pas.”(Camus, 1972, p.21) Camus remarque ainsi que le but ne justifie pas tous les moyens et que la justice est une limite qu’on doit respecter. Annenkov, un autre personnage dans *Les Justes*, exprime presque la même chose: “Des centaines de nos frères sont morts pour qu’on sache que tout n’est pas permis.”(61) Dès lors les personnages de Camus sont dans un dilemme où ils flottent entre le but qu’ils doivent poursuivre et les scrupules envers les moyens à adopter. Quand on se résigne à tous les moyens on risque d’être injuste et quand on rejette tout au nom de l’humanité on sortira du cercle révolutionnaire. “En complétant *Les Justes* par *L’Homme révolté*, il semble que Camus ait cru trouver un juste milieu, une solution même, dans l’attitude suivante: il est des cas où l’excès de l’injustice oblige à recourir à la violence; c’est parfois inévitable. Il faut alors que la violence obéisse non à une doctrine ou à une raison d’Etat, mais aux valeurs humanitaires. On est ainsi, pense Camus, dans le sens de la vie. C’est ce qu’il appelle l’efficacité de la “sève”, opposée à celle du “typhon”.(Bouchez, 1974, pp. 57-58)

Les personnages de Camus cherchent à ne pas oublier ces “valeurs humanitaires”. Leur honneur réside dans leur souci de fixer des limites à leur action pour ne pas causer des souffrances et des pertes inutiles: “Mais la mort des neveux du grand-duc n’empêchera aucun enfant de mourir de faim. Même dans la destruction, il y a un ordre, il y a des limites.”(62) dit Dora à Stépan. “Le penchant de Federov [Stépan] à la violence illimitée est au contraire au respect de la mesure que professent les autres Justes.”(Gadourek-Backer, 1963, p.149)) Stépan d’après qui “rien n’est défendu” agit comme un révolutionnaire aveuglé par la tentation du nihilisme qui ne voit aucun inconvénient à dépasser des limites dans ses actes. “C’est le noeud même du conflit: l’action juste s’oppose à l’action révolutionnaire. L’une, rattachée à un principe intérieur, interdit la destruction; l’autre, extérieure, pour ainsi dire coupée de l’émotion, demande à être poussée jusque dans toutes ses conséquences.”(Luppé, 1951, p.84)

Comme nous avons vu dans le meurtre du grand-duc, la violence peut être indispensable dans certaines conditions. Mais celui qui s’adresse à elle doit savoir là où il faut s’arrêter. “La violence est à la fois inévitable et injustifiable. Je crois qu’il faut lui garder son caractère exceptionnel et la resserrer dans les limites qu’on peut.”(Camus, 2002, p.74) Dans ses *Lettres à un ami allemand*, Camus s’enorgueillit d’avoir respecté ces limites: “Nous avons été obligés de vous imiter afin de ne pas mourir. Mais nous avons aperçu alors que notre supériorité sur vous était d’avoir une direction.” (74) Ici nous trouvons un Camus moraliste qui ne veut pas “ajouter au malheur du monde”.

Pour en revenir à Kaliayev, il sait bien que “l’honneur révolutionnaire commande de transmettre aux générations à venir un capital d’espoir et de le leur transmettre sans tache”.(Quilliot, 1970, p.209) D’où sa conviction que l’Organisation ne lui avait pas demandé de tuer les enfants. Et si la révolution se dévie un jour de sa mission, celle de bâtir une société où les enfants ne mourront plus, il aura le courage de lui tourner le dos:”Tuer des enfants est contraire à l’honneur. Et, si un jour, moi vivant, la révolution devait se séparer de l’honneur, je m’en détournerais.”(65)

1.1.2. Le meurtre d’un tyran

“Dans un monde en lutte, personne ne peut se flatter d’avoir les mains pures.” (Ponty, 1947, p.64) Comme le monde où vivent les personnages de Camus est bien plein d’actes violents, il est bien difficile d’en sortir les mains pures. Le grand-duc est un tyran aux yeux des terroristes. Ces derniers doivent donc le tuer. C’est Kaliayev qui en annonce à Dora le motif: ”Et puis, nous tuons pour bâtir un monde où plus jamais personne ne tuera! Nous acceptons d’être criminels pour que la terre se couvre enfin d’innocents.”(37)

Camus pense le contraire et explique admirablement dans *L’Homme révolté* que le meurtre n’a aucune justification:”Il ne faut pas tuer, même pour empêcher de tuer. Il faut accepter le monde tel qu’il est, refuser d’ajouter à son malheur.”(92) Nous voyons le même Camus faire dire à son personnage, Tarrou, dans *La Peste*:”J’ai décidé de refuser tout ce qui est, de près ou de loin, pour de bonnes ou mauvaises raisons, fait mourir ou justifie qu’on fasse mourir.”(Camus, 1947, p.228) Semblable à son créateur, ce personnage n’accepte pas la légitimation du meurtre.

C’est Dora qui est la porte-parole de Camus au sujet de l’illégitimité du meurtre.L’héroïne, qui souligne “la dimension humaine de la victime en l’inscrivant dans le présent vivant”(Abdelkrim, 2006, p. 221), condamne, dans son dialogue avec Kaliayev, l’assassinat et insiste sur l’inhumanité de l’acte meurtrier:”Oh!Yanek, il faut que tu saches, il faut que tu sois prévenu! Un homme est un homme.Le grand-duc a peut-être des yeux compatissants. Tu le verras se gratter l’oreille ou sourire joyeusement. Qui sait il portera peut-être une petite coupure de rasoir. Et s’il te regarde à ce moment-là...”(42) Kaliayev, qui ne peut pas se retenir de partager ces objections de Dora, lui répond:”Mais Dieu aidant, la haine me viendra au bon moment, et m’aveuglera.”(43) C’est encore Dora qui dénonce l’inhumanité et l’absurdité de la logique du terrorisme qui ne voit d’autre solution que de tuer pour la victoire de la cause qu’on défend :”Si la seule solution est la mort, nous ne sommes pas sur la bonne voie. La bonne voie est celle qui mène à la vie, au soleil.”(135) Et la police Skuratov demande à Kaliayev pour lui faire confesser que rien ne vaut la vie humaine: ”si l’idée n’arrive pas à tuer les enfants, mérite-t-elle qu’on tue un grand duc?”(113)

En tuant le grand-duc Kaliayev trahit la valeur qu’il défend et devient ainsi à la fois victime et bourreau. Karima Ouadia, qui attire l’attention sur la difficulté d’être innocent dans la révolte révolutionnaire, remarque avec raison:”Est-ce alors possible

pour un homme de se révolter contre l'inhumanité d'autres hommes sans employer les mêmes armes inhumaines."(2006, p. 111) Camus, qui parle, dans son article intitulé "Les raisons de l'adversaire", des notions d'innocence et de culpabilité, souligne ce cercle vicieux où "l'opprimé prend les armes au nom de la justice, il fait un pas sur la terre d'injustice."(Salas, 2002, p. 151)

Bien qu'ils soient meurtriers, les personnages de Camus savent toujours la lourdeur du devoir qu'ils ont pris sur eux. Nous avons déjà parlé du fait qu'ils avaient certaines scrupules sur la légitimité de la démarche révolutionnaire. Au fil des pages, ces scrupules changent en des confessions intimes. Tel Kaliayev qui n'hésite pas à exprimer ses sentiments sur le meurtre: "Une pensée me tourmente: ils ont fait de nous des assassins."(39) Et Dora qui condamne franchement leur devoir meurtrier qu'ils font involontairement et qui accepte qu'ils n'ont d'autre choix que de tuer: "Je hais la tyrannie et je sais que nous ne pouvons faire autrement. Mais c'est avec un coeur joyeux que j'ai choisi cela et c'est d'un coeur triste que je m'y maintiens. Voilà la différence. Nous sommes des prisonniers."(138) La quatrième lettre des *Lettres à un ami allemand* traite presque du même sujet. Camus y parle des défenseurs de la justice et de la liberté qui sont entrés malgré eux dans l'histoire. Ces hommes, comme ceux des Justes, ont dû répondre à la violence par la violence mais ils l'ont fait avec mépris. Dans "*Ni victimes ni bourreaux*" Camus exprime que chacun veut vivre dans un monde où l'on ne se tue plus. Mais il souligne en même temps qu'aspirer à un tel monde sera utopique. Car "nous vivons dans un monde où le meurtre est légitimé"(61). Et quand on veut le changer, on recourt bon gré mal gré au meurtre: "Le meurtre nous renvoie donc au meurtre et nous continuerons de vivre dans la terreur, soit que nous l'acceptions avec résignation, soit que nous voulions la supprimer par des moyens qui lui substitueront une autre terreur."(62)

2. Le meurtre et le sentiment de culpabilité

Kaliayev est bien au courant du fait qu'on ne peut pas rester innocent à la suite d'un meurtre. Il ne lui reste qu'à se sacrifier pour se laver de ce crime qu'il a commis. Il se résigne à être pendu en refusant de se défendre. Dès le début du projet d'attentat il s'était projeté de se sacrifier pour se sauver de la souillure du meurtre: "Mais je pense en même temps que je vais mourir, et alors mon coeur s'apaise."(39) Nous rencontrons la même idée dans Caligula aussi: "S'il m'est facile de tuer, c'est qu'il ne m'est pas difficile de mourir. Non plus j'y réfléchis et plus que je me persuade que je ne suis pas un tyran."(Camus, 1958, p.100)

Malgré ses scrupules sur l'acte meurtrier, Kaliayev tue le tsar. Le même Kaliayev sait bien qu'il n'y a rien au-dessus de la vie humaine. D'où une certaine hantise de suicide chez lui: "Kaliayev sait qu'il risque l'échafaud et l'accepte d'avance, parce qu'il pense que l'homme vit l'éternité entre le verdict et l'exécution."(Gadourek-Backer, 1963, p. 145) Dora partage l'idée de Kaliayev sur ce sujet: "Tuer et mourir. Mais, à mon avis, il est un bonheur encore plus grand. L'échafaud."(39) A la suite de l'accomplissement du devoir, Kaliayev est incapable de justifier l'acte meurtrier qu'il trouvait pourtant nécessaire. Mais il n'est pas tout à fait heureux. Car la responsabilité dans l'acte commis et l'aspiration à être innocent l'empêchent de savourer ce moment-

là. Pour que son bonheur soit complet, une chose lui manque: la paix intérieure. Le seul moyen pour y arriver est d'accomplir "cette responsabilité du révolté, ce retour à l'innocence par le juste équilibre de la mort." (Lebesque, 1990, p.98) Kaliyev imagine ainsi de se donner lui-même en justification et de répondre par le sacrifice personnel à la question qu'il se posait et a ainsi "une place éminente dans le long martyrologue révolutionnaire." (Quilliot, 1970, p. 204)

Kaliyev et Dora sont des personnages en qui le respect de la vie humaine et le mépris de leur propre vie coexistent. Bien qu'ils soient meurtriers, rien n'est, à leurs yeux, plus important que la vie humaine. Quand ils doivent donner la fin à la vie de quelqu'un, ils savent se sacrifier. Voilà Kaliyev qui aspire à lancer la première bombe pour tuer le grand-duc se précipite d'accomplir ce devoir. "Sa hâte à lancer la bombe n'a d'équivalent que sa hâte à mourir pour racheter cet acte." (Beretta, 1999, p. 53) Camus, qui parle longuement des attitudes de ses personnages, n'oublie pas de souligner ce désir de sacrifice chez eux: "Pour ne pas mourir en vain et risquer d'être nihilistes, ces hommes, déchirés de contradictions, donnaient leur vie." (Camus, 1951, p. 193) Il ne manque pourtant pas de critiquer cette manière de sacrification: "Le raisonnement est faux, mais respectable. Une vie vraie ne vaut pas une vie donnée. Aujourd'hui le meurtre par procuration. Personne ne paye." (210) De ce "meurtre par procuration" Dora aussi a bien peur: "Parfois, quand j'écoute Stépan, j'ai peur. D'autres viendront peut-être qui s'autoriseront de nous pour tuer et qui ne paieront pas de leur vie." (137)

Si les révolutionnaires de Camus s'adressent à l'assassinat, c'est parce qu'ils le considèrent comme moyen d'une lutte nécessaire. Aux yeux de Camus, ils sont "justes" en un certain point. Car ils savent très bien l'acte qu'ils ont commis en versant le sang pour la cause est sans excuses. Ils n'ont pas d'autre ressource que d'accepter leur propre mort pour qu'ils ne soient pas pris pour des assassins. Leur mort devient ainsi leur justification. Kaliyev le déclare clairement: "Si je ne mourais pas, c'est alors que je serais un meurtrier." (119)

3. Le respect de la vie humaine chez "les meurtriers délicats"

"Je continue à croire que ce monde n'a pas de sens supérieur. Mais je sais que quelque chose en lui a du sens et c'est l'homme, parce qu'il est le seul être à exiger d'en avoir" (Camus, 1972, p. 71) dit Camus dans *Lettres à un ami allemand*. Et encore dans *L'Homme révolté* il déclare: "La première chose qui ne se puisse nier, c'est la vie d'autrui." (18) Nous comprenons par ces remarques que l'existence humaine est la valeur essentielle chez Camus. Ce dernier "oppose à tous, à chaque instant, le fait moral à l'état brut. Ce fait moral pour lui, c'est essentiellement et presque uniquement le respect de la vie humaine." (Hourdin, 1962, p. 91)

Les "meurtriers délicats" de Camus ne transgressent cette valeur que quand il s'agit de tuer un tyran. "Nous sommes des meurtriers et nous avons choisi de l'être" (66) dit Stépan. Ce métier n'en convient en effet à aucun, sauf lui. Tel Voinov qui confesse qu'il n'est pas un homme de violence: "Je ne suis pas fait pour la

terreur.”(76) Il a une certaine peur de voir quelqu’un mourir. Annenkov, qui a perdu son bonheur, son repos et sa paix, parle de ses souvenirs avec regret:”Oui, j’aimais les femmes, le vin, ces nuits qui n’en finissaient pas.”(49) La même nostalgie se trouve chez Dora aussi:”Je me souviens du temps où j’étudiais. Je riaais, j’étais belle alors, je passais des heures à me promener et à rêver.”(87) Quant à Kaliayev, ses amis l’appellent “le poète”. Il est un homme gai et il aime “ceux qui vivent aujourd’hui sur la même terre que (lui).”(65) Et le même Kaliayev, qui sait bien qu’il n’y a pas de bonheur dans la haine”(83), condamne ce métier meurtrier:”Tout ce mal, tout ce mal en moi et chez les autres. Le meurtre, la lâcheté, l’injustice...”(83) Stépan est le seul personnage qui puisse tuer un homme, même un innocent sans aucun remords. Rien ne peut le dévier de sa mission d’exécuteur.”La haine, l’humiliation et le désir de vengeance ont introduit Stépan au terrorisme par la porte étroite.”(Quilliot, 1970, p. 225)

“J’aime la vie.[...] Je suis entré dans la révolution parce que j’aime la vie” dit Kaliayev à Stépan. Ce dernier lui répond:”Je n’aime pas la vie, mais la justice qui est au-dessus de la vie.”(33) Par cette confession, il déclare ainsi son indifférence et sa haine envers les hommes. “Il est plus facile (et plus moderne) de faire ronronner face à face deux allégories en carton (comme dans *Les Justes*) d’opposer le militant stalinien pour qui la justice est au-dessus de la vie et le “juste” pour qui la révolution doit servir la vie que d’incarner dans un même homme qui la vit et qui la résout cette contradiction entre la révolution et la vie?”(Saman, 1990, p.26) Poussant jusqu’au bout la logique de cette haine, ce meurtrier nihiliste déclare:”Mais moi, je n’aime rien et je hais, oui, je hais mes semblables.”(92) Par ce mépris de la vie humaine, le dépravé de la Révolution qu’est Stépan n’hésite jamais à courir au meurtre:”Si notre temps admet aisément que le meurtre ait ses justifications, c’est à cause de cette indifférence à la vie humaine qui est la marque du nihilisme.”(Camus, 1951, p. 17) dit Camus qui dissèque le nihilisme meurtrier. Stépan est celui qui incarne, dans *Les Justes*, le révolutionnaire absolu chez qui tout aspect humain a été annihilé par la doctrine et l’idéologie. Kaliayev accorde de l’importance à la vie humaine tandis que Stépan, lui, à une idée abstraite.

Comme son héros Kaliayev, Camus préfère la vie humaine à une idée abstraite. Pendant la réception du Prix Nobel à Stockholm en 1957, il proclame qu’il croit à la justice, mais qu’il défendra sa mère avant la justice. A partir de cette déclaration, nous pouvons dire que chez Camus ce sont les gens près de lui qui comptent.”La déclaration de Stockholm exprime très clairement la primauté donnée à la mère.”(Weyemberg, 2006, p. 182) C’est pour cette raison que Kaliayev ne peut pas tuer des enfants, même pour la justice, même pour la survie des milliers d’autres enfants russes. A l’opposé de Kaliayev, Stépan est prêt à sacrifier tout pour que la révolution puisse triompher. Pour lui, les hommes et mêmes les enfants n’ont aucune importance auprès des idées. Il le déclare:”Je n’ai pas assez de coeur pour ces niaiseries. Quand nous nous déciderons à oublier les enfants, ce jour-là, nous serons les maîtres du monde et la révolution triomphera.”(59) Camus n’approuve jamais la logique qui préfère des gens viendront après à ceux qui vivent aujourd’hui. Dans *L’Homme révolté*, il reproche à la révolution d’avoir une telle démarche: ”La révolution sans honneur, la révolution du calcul qui, préférant un homme abstrait à l’homme de chair,

nie l'être autant de fois qu'il est nécessaire, met justement le ressentiment à la place de l'amour."(376) Kaliyev suit son créateur:"[...]moi, j'aime ceux qui vivent aujourd'hui sur la même terre que moi, et c'est eux que je salue. C'est pour eux que je lutte et je consens à mourir. Et pour une cité lointaine, dont je ne suis pas sûr, je n'irai pas frapper le visage de mes frères."(65) Le porte-parole de Camus est ici Kaliyev. Car il peut tuer un tyran. Quand ce sont les enfants dont il s'agit d'être sacrifiés, il a certains principes qu'il ne doit pas oublier. Car l'honneur ne lui permet pas de tuer des enfants dont la vue lui rappelle de se tourner vers cette "part de lui-même, aussi vraie que la part historique, et qu'il retrouve devant la beauté du monde et des visages."(Camus, 2002, p. 58)

Dora demande à Stépan:"Pourrais-tu, toi, Stépan, les yeux ouverts tirer à bout portant sur un enfant?"(58) Stépan lui dit qu'il pourrait le faire "si l'Organisation le commandait." Cette obéissance de Stépan nous montre que son goût absolu l'empêche de sentir une certaine affection devant la mort des autres. Camus qui voit cette même indifférence chez certains de ses contemporains déclare:"C'est en cela que je me sépare de quelques-uns de nos grands esprits, dont je m'arrêterai de mépriser les appels au meurtre quand ils tiendront eux-mêmes les fusils de l'exécution."(Camus, 2002, p. 74)

CONCLUSION

Albert Camus était un écrivain qui s'intéressait intensément aux problèmes de justice et de révolte. Et ce dont il s'agit dans *Les Justes*, ce n'est pas seulement une démarche politique, mais aussi un souci qui cherche à faire passer au premier plan les exigences éthiques. Dans l'oeuvre, nous rencontrons deux attitudes différentes: celle de Stépan et celle de tous les autres. Stépan, qui est à la fois un pur terroriste et un révolutionnaire acharné, est prêt de sacrifier tout pour que la révolution puisse triompher. Quant aux autres, ils sont eux-aussi des révolutionnaires, mais des révolutionnaires qui ont toujours des scrupules moraux sur la légitimité de leur démarche. Par l'intermédiaire de ces personnages, Camus nous déclare apparemment son refus de légitimer le meurtre. En traitant de ce problème important à ses yeux, il n'oublie pas de faire dire à ses personnages qu'il y a toujours des limites à fixer dans les actes violents. Camus en parlera plus tard dans *L'Homme révolté*. Les chapitres intitulés "Le terrorisme individuel" et "Les meurtriers délicats" traitent d'une manière apparente des mouvements révolutionnaires, notamment celui des héros des *Justes*. L'écrivain, qui a bien étudié les attitudes de certains terroristes dans ces mouvements et qui a eu une certaine sympathie pour Kaliyev et ses amis, décide de les faire vivre dans cette oeuvre théâtrale.

BIBLIOGRAPHIE

Abdelkrim, Z. , 2006, "Le discours moral de la chair", Albert Camus: l'exigence morale Hommage à Jacqueline Lévi-Valensi, Manuscrit, Canada

Beretta, A. , 1999, Etude sur Albert Camus Les Justes, Ellipses, Paris

Bouchez, M. , 1974, Les Justes Albert Camus, Hatier, Paris

Camus, A. , 1947, La Peste, Gallimard, Paris

Camus, A. , 1951, L'Homme révolté, Gallimard, Paris

Camus, A. , 1958, Caligula, Gallimard, Paris

Camus, A. , 1972, Lettres à un ami allemand, Gallimard, Paris

Camus, A. , 1977, Les Justes, Gallimard, Paris

Camus, A. , 2002, Réflexions sur le terrorisme, Textes choisis et introduits par Jacqueline Lévi-Valensi, commentés par Antoine Garapon et Denis Salas, Editions Nicolas Philippe, Paris

Chabot, J. , 2002, Albert Camus "la pensée de midi", Edisud, Aix-en-Provence

De Luppé, R. , 1946, Albert Camus, Temps Présent, Paris

Gadourek-Backer, J.C.A. , 1963, Les Innocents et Les Coupables Essai d'exégèse de l'oeuvre d'Albert Camus, Mouton&Co, The Hague

Hourdin, G. , 1962, Camus Le Juste, Les Editions du Cerf, Paris

Lebesque, M. , 1990, Camus, Seuil, Paris

Merleau-Ponty, M. , 1947, Humanisme et terreur, Gallimard, Paris

Ouadia, K. , 2006, L'Inhumain dans le théâtre d'Albert Camus, Le Manuscrit, 2006

Quilliot, R. , 1970, La Mer et Les Prisons Essai Sur Albert Camus, Gallimard, Paris

Saman, M. , Enquête sur les limites de l'engagement: Les Justes comme illustration de l'influence et de la tentation russes chez Albert Camus,
<http://www.collectionscanada.ca/obj/s4/f2/dsk2/ftp01/MQ40015.pdf>

Sartre, J.-P. , 1948, Les Mains Sales, Gallimard, Paris

Weyembergh, M. , 2006, "La grâce, la justice et l'amour", Albert Camus: l'exigence morale Hommage à Jacqueline Lévi-Valensi, Manuscrit, Canada